

## Le voyage interrompu

C'était au fin fond d'un pays sauvage appelé, dans ce temps-là, province du Gévaudan. Il était là tout seul, dans son désert de forêts et de montagnes, le château abandonné de Pictordu. Il était triste, triste ; il avait l'air de s'ennuyer comme une personne qui, après avoir reçu grande compagnie et donné de belles fêtes, se voit mourir pauvre, infirme et délaissée.

Le recommandable M. Flochardet, peintre renommé dans le midi de la France, passait en chaise de poste sur le chemin qui côtoie la petite rivière. Il avait avec lui sa fille unique, Diane, âgée de huit ans, qu'il avait été chercher au couvent des Visitandines de Mende et qu'il ramenait à la maison, à cause d'une fièvre de croissance qui prenait l'enfant, de deux jours l'un, depuis environ trois mois. Le médecin avait conseillé l'air natal. Flochardet la conduisait à une jolie villa qu'il possédait aux environs d'Arles.

Partis de Mende, la veille, le père et la fille avaient fait un détour pour aller voir une parente, et ils devaient coucher le soir à Saint-Jean-Gardonenque qu'on appelle aujourd'hui Saint-Jean-du-Gard. C'était longtemps avant qu'il y eût des chemins de fer. En toutes choses on allait moins vite qu'à présent. Ils ne devaient donc arriver chez eux que le surlendemain. Ils avançaient d'autant moins que le chemin était détestable. M. Flochardet avait mis pied à terre et marchait à côté du postillon.

— Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a là devant nous ? lui dit-il ; est-ce une ruine, ou un banc de roches blanchâtres ?

— Comment, monsieur, dit le postillon, vous ne reconnaissez pas le château de Pictordu ?

— Je ne peux pas le reconnaître, je le vois pour la première fois. Je n'ai jamais pris cette route et je ne la prendrai plus jamais ; elle est affreuse et nous n'avancons point.

— Patience, monsieur. Cette vieille route est plus droite que la nouvelle ; vous auriez encore sept lieues à faire avant la couchée, si vous l'eussiez prise ; par ici, vous n'en avez plus que deux.

— Mais si nous mettons cinq heures à faire ce bout de chemin, je ne vois pas ce que j'y gagnerai.

— Monsieur plaisante. Dans deux petites heures nous serons à Saint-Jean-Gardonenque.

M. Flochardet soupira en pensant à sa petite Diane. C'était le jour de son accès de fièvre. Il avait espéré être rendu à l'auberge avant l'heure et la mettre au lit pour la reposer et la réchauffer. L'air du ravin était humide, le soleil était couché ; il craignait qu'elle ne fût sérieusement malade s'il lui fallait grelotter la fièvre en voiture, avec le frais de la nuit et les cahots du vieux chemin.

— Ah çà, dit-il au postillon, c'est donc une route abandonnée ?

— Oui, monsieur, c'est une route qui a été faite pour le château, et le château étant abandonné aussi...

— Il me paraît encore très riche et très vaste : pourquoi ne l'habite-t-on plus ?

— Parce que le propriétaire qui en a hérité lorsqu'il commençait à tomber en ruines, n'a pas le moyen de le faire réparer. Ça a appartenu dans le temps à un riche seigneur qui y faisait ses folies, les bals, les comédies, les jeux, les festins, que sais-je ? Il s'y est ruiné, ses descendants ne se sont pas relevés, non plus que le château qui a encore une grande mine, mais qui, un de ces jours, croulera de là-haut dans la rivière, par conséquent sur le chemin que nous suivons.

— Pourvu qu'il nous permette de passer ce soir, qu'il s'écroule ensuite si bon lui semble ! Mais pourquoi ce nom bizarre de Pictordu ?

— À cause de cette roche que vous voyez sortir du bois au-dessus du château, et qui est comme tordue par le feu.